

# **Emma Goldman l'anarcha-féministe et le suffrage des femmes**

Vanina

2003

*Marginale par rapport au mouvement féministe de son époque, qu'elle critique... et figure de proue des féministes radicales dans les années 70, Emma Goldman (1869-1940) a milité activement en faveur de la contraception (étape de la lutte sociale à ses yeux), l'« amour libre », le droit à la libre maternité, l'homosexualité ou l'égalité économique hommes-femmes...*

---

Avec Margaret Sanger, rédactrice du mensuel *The Women Rebel* en 1914, elle a tenu des conférences sur l'avortement, la vasectomie, la prostitution... et y a gagné (comme en parlant d'antimilitarisme, de grèves et de bien d'autres sujets) des séjours en prison. Elle n'a, dans sa vie privée, jamais eu peur du qu'en-dira-t-on ; s'est toujours élevée contre la morale familiale et le puritanisme — et contre « l'instinct de propriété du mâle », y compris chez les révolutionnaires. Elle n'a jamais hésité à parler du sexe, polémiqueant avec le penseur Kropotkine qui lui reprochait ses « débordements », ou quittant le congrès international anarchiste de Paris, en 1900, quand on l'empêchait de lire un texte sur ce sujet. Pour avoir travaillé comme ouvrière puis sage-femme, elle connaissait bien les problèmes spécifiques des femmes. Elle a défendu une « morale » anarchiste pour combattre les rapports de pouvoir, et la nécessité de révolutionner toutes les relations sociales y compris les plus intimes. L'amour était pour elle un facteur important dans l'émancipation féminine, parce que l'élan sexuel et amoureux peut s'inscrire dans le champ révolutionnaire ; en effet les passions féminines tant condamnées dans le système patriarcal comme perturbatrices de l'ordre social, il est nécessaire pour devenir une personne sexuellement libre de lutter contre la morale réactionnaire, mais aussi de vaincre ses inhibitions.

Si E. Goldman n'a pas participé au mouvement féministe en tant que tel on peut donc néanmoins la qualifier de féministe libertaire, ou d'anarcha-féministe, à la fois par sa façon de vivre et par son combat pour faire avancer certains aspects de la lutte des femmes — qui étaient rejetés par la grande majorité de ses contemporaines féministes. Elle avait peu de rapports, et ils étaient orageux, avec le mouvement suffragiste, alors en plein essor. Elle considérait en effet le droit de vote comme réformiste, et critiquait les suffragistes, très éloignées de la classe ouvrière, et bien trop puritaines. Dans les clubs de femmes qui l'invitaient pour parler de l'émancipation des femmes ou du contrôle des naissances, elle provoquait des réactions houleuses car elle remettait en cause le côté démagogique et les dangers réformistes du suffragisme, et choquait en insistant sur l'importance de la mère dans la reproduction des rôles sociaux de la société patriarcale.

Comme bien d'autres femmes russes engagées dans la lutte antitsariste, et assoiffées de culture et d'éducation, E. Goldman avait une conscience sociale très forte. Elle n'a pas cessé de rappeler aux suffragistes l'importance d'une lutte d'émancipation globale. car « si le droit de vote, aux capacités civiques égales, peut constituer une bonne revendication [...] l'émancipation réelle ne commence pas plus à l'urne qu'à la barre, souligne-t-elle, dans « La Tragédie de l'émancipation féminine » (paru dans le premier numéro de son journal *Mother Earth*, en mai 1906). [...] Il est réellement grand temps que les personnes douées d'un jugement sain et clair cessent de parler de "la corruption dans le domaine politique" sur un ton de salon bien-pensant. La corruption, en politique, n'a rien à faire avec la morale ou le relâchement moral de diverses personnalités politiques. Son origine est purement matérielle. La politique est le reflet du monde commercial et industriel. [...] L'émancipation a fait de la femme l'égal économique de l'homme, c'est-à-dire qu'elle peut choisir sa profession ou son métier [mais] son éducation physique passée et présente » ne lui donne pas la force nécessaire pour concurrencer l'homme, « et les préjugés existants font que les patrons préfèrent toujours employer celui-ci dans certaines professions ». Quant à « la grande masse des ouvrières, quelle indépendance ont-elles gagnée en échangeant l'étroitesse de vues et le manque de liberté du foyer pour l'étroitesse de vues et le manque de liberté de l'usine, de l'atelier de confection, du magasin ou du bureau ? Qu'on y ajoute pour nombre de femmes le souci de retrouver un chez-soi froid, sec, en désordre et inaccueillant, au sortir de leur rude tâche journalière. Gloreuse indépendance en vérité [...] » qui pousse certaines à préférer le mariage à l'usine.

Dans « Le Suffrage des femmes » dont voici un extrait (publié par *L'Anarchie* n° 428 de juin 1913, trad. E. Green), E. Goldman précise sa pensée sur la question du suffragisme et *la nécessité pour les femmes de se libérer (d')elles-mêmes* :

« Nous nous vantons, nous nous glorifions de l'état d'avancement des sciences et du progrès. N'est-ce pas étrange alors que nous soyons encore dans l'adoration des fétiches ? Nos fétiches ont une substance et une forme différentes, il est vrai ; leur pouvoir sur l'esprit humain est tout aussi désastreux que celui des dieux d'antan.

Notre fétiche moderne est le suffrage universel. Ceux qui ne le possèdent pas encore combattent et font des révolutions sanglantes pour l'obtenir. Ceux qui jouissent de son règne font de lourds sacrifices à l'autel de sa divinité omnipotente. Malheur aux hérétiques qui osent douter de cette divinité !

La femme, plus encore que l'homme, est adoratrice des fétiches, et quoique ses idoles puissent changer, elle est toujours à genoux, toujours élevant ses mains, toujours aveugle au fait que son Dieu a des pieds d'argile. Ainsi elle est le plus grand soutien de toutes les déités depuis un temps immémorial. Aussi elle a eu à payer le prix que seuls les dieux peuvent exiger : sa liberté, le sang de son cœur, sa vie même.

La maxime générale de Nietzsche : « Quand vous allez à la femme, prenez le fouet », est considérée comme très brutale. Cependant, Nietzsche exprime dans cette phrase l'attitude de la femme envers ses dieux. C'est elle qui recherche le fouet.

La religion, spécialement la religion chrétienne, a condamné la femme à la vie inférieure de l'esclave. Elle a contrecarré sa nature et enchaîné son âme. Malgré cela, cette religion n'a pas de plus grand soutien, pas de plus dévoué partisan que la femme. En vérité, on peut dire avec certitude que la religion aurait depuis longtemps cessé d'être un facteur dans la vie des peuples sans l'appui qu'elle reçoit de la femme. Les plus ardents ouvriers de l'Église, les plus infatigables missionnaires dans le monde entier sont femmes, toujours sacrifiant sur l'autel des dieux qui ont enchaîné leur esprit et asservi leur corps.

Ce monstre insatiable, la guerre, dépouille la femme de tout ce qui lui est cher et précieux. Il lui prend ses frères, ses amants et ses fils, et en retour lui donne une vie de désespoir et de solitude ; pourtant, le plus grand défenseur et adorateur de la guerre est la femme. C'est elle qui inculque l'amour de la conquête et du pouvoir à ses enfants ; c'est elle qui murmure les gloires de la guerre aux oreilles de ses petits ; et qui calme son bébé au son des trompettes et au bruit des fusils. C'est elle aussi qui couronne le vainqueur au retour du champ de bataille.

Puis il y a le foyer conjugal. Quel terrible fétiche ! Combien cette prison moderne avec des barreaux dorés sape l'énergie vitale de la femme ! Ses aspects brillants l'empêchent de voir le prix qu'elle a à payer comme épouse, mère et ménagère. Pourtant, elle se cramponne avec ténacité au foyer, au pouvoir marital qui la tient en asservissement.

On peut dire que la femme désire le suffrage pour se libérer, parce qu'elle reconnaît le terrible péage qu'elle doit verser à l'Église, à l'État et au foyer. Ce peut être vrai pour quelques unités, mais la majorité des suffragistes répudie entièrement un tel blasphème. Au contraire, elles affirment toujours que c'est le suffrage des femmes qui fera d'elles de meilleures chrétiennes et femmes d'intérieur, de dévouées citoyennes de l'État. Ainsi, le suffrage est seulement un moyen de fortifier l'omnipotence des dieux mêmes que la femme a servis depuis un temps immémorial.

Il ne faut pas s'étonner alors qu'elle soit aussi dévote, aussi zélée, aussi prosternée devant la nouvelle idole : le suffrage des femmes. Comme au bon vieux temps, elle endure persécutions, emprisonnements, tortures et toutes sortes de condamnations avec le sourire aux lèvres.

Comme autrefois, même les plus éclairées espèrent en un miracle de la divinité du XXe siècle : le suffrage. Vie, bonheur, joie, liberté, indépendance, tout cela et davantage doit naître du suffrage. Dans sa dévotion aveugle, la femme ne voit pas ce que les gens éclairés aperçurent il y a cinquante ans. Elle ne se rend pas compte que le suffrage est un mal, qu'il a seulement aidé à asservir les gens, qu'il leur a fermé les yeux, afin qu'ils ne voient pas le subterfuge grâce auquel on obtient leur soumission.

Le désir de la femme pour le suffrage est basé sur le principe qu'elle doit avoir des droits égaux à ceux de l'homme dans toutes les affaires de la société. Personne ne pourrait réfuter cela si le suffrage était un droit. Hélas ! c'est à cause de l'ignorance de l'esprit humain que l'on peut voir un droit dans une imposture. Une partie de la population fait des lois, et l'autre partie est contrainte par la force à obéir. N'est-ce pas là la plus brutale tromperie ? Cependant, la femme pousse des clameurs vers cette « possibilité dorée » qui a créé tant de misères dans le monde et dépouillé l'homme de son intégrité, de sa confiance en lui-même et en a fait une proie dans les mains de politiciens sans scrupules.

Libre, le stupide citoyen de la libre Amérique ? Libre de mourir de faim, de rôder sur les grandes routes de ce grand pays. Il possède le suffrage universel. Grâce à ce droit, il a tout juste réussi à forger des chaînes autour de ses membres. La récompense qu'il reçoit consiste en lois appelées sociales qui prohibent le droit de boycottage, de picketing [chasse aux jaunes, aux renards], tous les droits, en un mot, excepté le droit d'être volé des fruits de son labeur. Cependant tous ces résultats désastreux n'ont rien appris à la femme. Même alors, on nous assure que la femme purifiera la politique.

Il est inutile de dire que je ne m'oppose pas au suffrage des femmes pour la raison qu'elles n'en sont pas dignes. Je ne vois pas de raisons physiques, psychiques ou morales interdisant à la femme de voter. Mais cela ne peut pas me convaincre que la femme réussira là où l'homme a échoué. Si elle ne faisait pas les choses plus mal, elle ne pourrait certainement pas les faire mieux. Donc, c'est la doter de pouvoirs surnaturels que d'affirmer qu'elle réussirait à purifier ce qui n'est pas susceptible de purification. Puisque le plus grand malheur de la femme est d'être considérée comme un ange ou comme un diable, son véritable salut repose sur le fait d'être considérée comme un être humain, c'est-à-dire sujet à toutes les folies et erreurs des hommes. Devons-nous alors croire que deux erreurs feront quelque chose de juste ? Pouvons-nous penser que le poison inhérent à la politique sera diminué, si les femmes entrent dans l'arène ? Les plus ardentes suffragistes soutiendraient difficilement telle folie. [...] »

Bibliothèque Anarchiste  
Anti-copyright



Vanina  
Emma Goldman l'anarcha-féministe et le suffrage des femmes  
2003

Consulté le 27 décembre 2016 de [kropot.free.fr](http://kropot.free.fr)  
Paru dans *Courant Alternatif* (mensuel de l'Organisation Communiste Libertaire), Hors-Série n° 9, 2<sup>ème</sup>  
trimestre 2003 : "L'Arnaque citoyenne".

**[fr.theanarchistlibrary.org](http://fr.theanarchistlibrary.org)**